

Ciné-Bulles

Ni Jaurès ni Spiderman / *Les Neiges du Kilimandjaro* de Robert Guédiguian, France, 2011, 102 min

Nicolas Gendron

Volume 30, numéro 1, hiver 2012

URI : id.erudit.org/iderudit/65553ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2012). Ni Jaurès ni Spiderman / *Les Neiges du Kilimandjaro* de Robert Guédiguian, France, 2011, 102 min. *Ciné-Bulles*, 30(1), 59-59.

Tous droits réservés © Association des cinémas
parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Les Neiges du Kilimandjaro

de Robert Guédiguian

Ni Jaurès ni Spiderman

NICOLAS GENDRON

Dix-septième film en 30 ans pour l'émule de Pagnol, **Les Neiges du Kilimandjaro** s'ouvre sur un licenciement inusité : par tirage au sort, 20 ouvriers perdent leur emploi, parmi lesquels Michel Marteron, le même délégué syndical qui désigne les malchanceux et qui, par solidarité, n'avait pas cru bon retirer son nom de cette loterie du chômage, sonnait l'heure d'une éventuelle préretraite. Rien pour énerver sa femme, en tout cas, avec qui il célèbre 30 ans de mariage. Un anniversaire que famille et amis soulignent d'un cadeau inespéré : une expédition en Tanzanie, au pied du Kilimandjaro, en clin d'œil à la chanson de Pascal Danel qui donna son nom au film. Mais le voyage n'aura pas lieu, chamboulé par un vol à main armée chez les Marteron, perpétré par un autre « heureux élu » de la pige du début.

Dans les dernières années, le cinéaste français Robert Guédiguian s'était quelque peu éloigné de sa Marseille natale, touchant au rappel historique (**L'Armée du crime**) et au drame biographique, avec **Le Promeneur du Champ de Mars**, un bel intrus dans sa filmographie, aussi sa seule et unique réalisation dans laquelle n'apparaît aucun de ses trois acteurs complices : Ariane Ascaride,

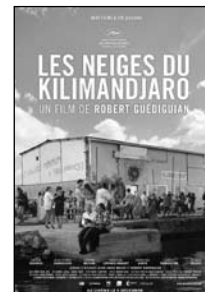
Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan. Mais les voilà de nouveau en selle tous les quatre, usant de leur chimie inaltérable, de retour à l'Estaque, ce quartier populaire de Marseille baigné de soleil que Guédiguian a (dé)peint dans ses moindres recoins de **Dernier Été**, son premier ouvrage, à **Marius et Jeannette**, l'œuvre de la consécration.

La fidélité de Guédiguian à sa troupe a ceci d'attendrissant qu'elle permet de voir les protagonistes, même s'ils diffèrent d'une histoire à l'autre, vieillir au rythme de leur géniteur. *Idem* pour leur système de pensée et leurs remises en question, toujours teintés d'un socialisme bon enfant, mais qui mûrissent avec lui. D'où ce choc des générations — il y en a trois à l'écran — plus franc, plus exacerbé, qui soupèse d'une main les fameux droits acquis des aînés et, de l'autre, les croûtes à manger ou l'ignorance de la jeunesse. Le clivage est vieux comme le monde, mais ramené à échelle humaine, il repose sur des visages auxquels on s'identifie rapidement, et dans les deux clans, d'autant plus que le cinéaste et son scénariste, Jean-Louis Milesi (**Marie-Jo et ses deux amours**), leur prêtent des colères bien légitimes.

Outre des personnages secondaires grossis à la loupe (le policier, la mère du voleur, le serveur du café), par qui arrivent certaines

ruptures de ton qui ne gâchent rien, mais soulignent le caractère très écrit des dialogues, les événements coulent de source et témoignent de la conscience aiguë qu'ont les personnages de leur réalité. Michel rêvait d'être justicier, mais sa femme lui rappelle amoureuxment qu'il n'est « ni Jaurès ni Spiderman ». S'ils se sont légèrement embourgeoisés, ils n'ont jamais trahi leurs idéaux et surtout « jamais fait souffrir personne pour être heureux ». Leur idéalisme courageux, celui de toujours relier l'individu au collectif, et vice-versa, comme le souhaitait Jaurès, les pousse à reconnaître le bien-fondé (partiel) du crime dont ils ont été les victimes. À l'opposé, l'indignation du voleur prend racine dans un amour palpable, qui se répercutera jusqu'à cet aboutissement d'abnégation, inspiré par le poème *Les Pauvres Gens* de Victor Hugo.

Il y a dans cet opus au charme apaisant et à l'humour pétillant des liens qui se tissent, des nœuds qui se dénouent, des regards qui se lovent. Si la musique ne s'arrime pas complètement aux états d'âme, le quotidien y triomphe, dans la beauté de ses gestes simples, dénudés, d'une partie de cartes ou d'un barbecue, mais aussi dans la grandeur de ses petits combats éternels. Il n'y a plus de classe moyenne ou de classe ouvrière. Que le courage du vivre ensemble. ▀



France / 2011 / 102 min

RÉAL. ET PROD. Robert Guédiguian **SCÉN.** Robert Guédiguian et Jean-Louis Milesi **IMAGE** Pierre Milon **SON** Laurent Lafran **MONT.** Bernard Sasia **INT.** Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Marilyne Canto, Grégoire Leprince-Ringuet, Anaïs Demoustier, Adrien Jolivet, Robinson Stévenin **DIST.** Métropole Films